Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville ..... $ 4.00
Un An par la Poste .... $ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMEN
Un An en Ville ..... $ 2.00
Un An par la Poste 1.00

12eme. ANNEE No 57 OTTAWA, MARDI 31 MARS 1891 LE NUMERO 2 CENTS

Salle de Lecture, Assemblée Législative

LES MEMOIRES
—DU—
Prince de Talleyrand

(*Suite*)

TALLEYRAND ET LA REINE LOUISE

L'empereur Alexandre, satisfait de ne rien perdre, de gagner même quelque chose (ce que les historiens s'ils sont bienveillants, n'aimeront pas à dire), et d'avoir mis ainsi les intérêts de son amour-propre à couvert à l'égard de ses sujets, crut avoir rempli tous les devoirs de l'amitié envers le rôi de Prusse, en lui conservant nominalement la moitié de son royaume ; après quoi il partit, sans même prendre la précaution de s'assurer si la moitié que le roi devait conserver lui serait promptement rendue, si elle le serait pleinement, et s'il ne serait pas obligé de la racheter encore par de nouveaux sacrifices. On pouvait le craindre après la question brutale que Napoléon fit un jour à la reine de Prusse : " Comment avez-vous osé me faire la guerre, madadame, avec d'aussi faibles moyens que ceux que vous aviez ?—Sire, je dois le dire à Votre Majesté, la gloire de Frédéric II nous avait égarés sur notre propre puissance. " Ce mot de *gloire*, si heureusement placé, et à Tilsitt dans le salon de l'empereur Napoléon, me parut superbe. Je répétai assez souvent cette belle réponse de la Reine, pour que l'Empereur me dît un jour: "Je ne sais pas ce que vous trouvez de si beau à ce mot de la reine de Prusse ; vous feriez tout aussi bien de parler d'autre chose. "

J'étais indigné de tout ce que je voyais, de tout ce que j'entendais, mais j'étais obligé de cacher mon indignation. Aussi, serais-je toute ma vie reconnaissant de ce que la reine de Prusse, reine d'un autre temps, voulut bien s'en apercevoir. Si, dans les retours que je fais sur ma vie, plusieurs nécessairement sont pénibles, je me rappelle du moins avec une grande douceur les choses qu'alors elle eut la bonté de me dire, et celles qu'elle m'a presque confiées : " M. le prince de Bénévent, me dit-elle la dernière fois que j'eus l'honneur de la conduire à sa voiture, il n'y a que deux personnes qui regrettent que je sois venue ici : c'est moi et vous. Vous n'êtes pas fâché, n'est-ce pas, que j'emporte cette opinion ? " Les larmes d'attendrissement et d'orgueil que j'avais dans les yeux furent ma réponse.

Les efforts que fit cette noble femme restèrent inutiles près de Napoléon ; il triomphait et alors il était inflexible. Les engagements qu'il avait fait rompre et ceux qu'il avait fait prendre l'avaient enivré. Il se plaisait aussi à croire que, de l'empereur de Russie, il avait fait une dupe ; mais le temps a prouvé que la véritable dupe, ce fut lui-même.

LE VERITABLE AUTEUR DU PLAN DE WELLINGTON

...Wellington passa la Bidassoa vers le milieu de novembre, malgré la vive résistance de l'armée française commandée par le maréchal Soult, et son quartier général s'établit le premier jour à Saint Pé, petit village de la frontière.

Le temps était affreux, la pluie tombait par torrents, ce qui força l'armée à faire halte, et le quartier général à rester à Saint Pé. Le hasard fit qu'il se trouvait dans ce village un curé plein d'esprit et d'activité, tout dévoué aux Bourbons et à la cause royale ; il avait émigré en Espagne au commencement de la Révolution et il n'était rentré en France qu'après le concordat. Son nom était l'abbé Juda, très populaire parmi les Basques et très estimé parmi les Espagnols, et comme le mauvais temps ne permettait pas au duc de Wellington de sortir, l'ennui et l'oisiveté lui firent chercher la société du curé chez lequel il était logé.

La conversation, naturellement, tourna sur l'état de la France et sur l'esprit qui y régnait. Le curé n'hésita pas à affirmer qu'on était fatigué de la guerre à laquelle on ne voyait aucun terme ; qu'on était surtout très irrité contre la conscription, et qu'on se plaignait beaucoup du poids des impositions ; enfin, qu'on désirait un changement à peu près comme un malade désire changer de position dans son lit avec l'espoir de trouver du soulagement : " Le colosse a des pieds d'argile, disait l'abbé Juda, attaquez le vigoureusement, avec résolution, et vous le verrez s'écrouler plus facilement que vous ne croyez. "

Ces conversations convainquirent le duc de Wellington de la nécessité d'attaquer simultanément la France par toutes ses frontières si l'on voulait obtenir du chef du gouvernement une paix honorable et sûre, et il fit part de ce plan à son gouvernement.

LE SECOND MARIAGE DE NAPOLEON

...Les détails sur le conseil où l'Empereur mit en délibération le choix de la nouvelle Impératrice ne sont pas sans un certain intérêt historique ; je veux leur donner place ici. Depuis longtemps Napoléon faisait circuler à sa cour et dans le public que l'impératrice Joséphine ne pouvait plus avoir d'enfants, et que Joseph Bonaparte son frère, qui n'avait ni gloire ni esprit, était incapable de lui succéder. Cela se mandait au dehors et du dehors cela revenait en France. Fouché avait soin de faire répandre ces bruits par sa police ; le duc de Bassano endoctrinait dans le même sens les hommes de lettres ; Berthier se chargeait des militaires ; on a vu qu'à l'entrevue d'Erfurt, Napoléon lui-même avait voulu s'en ouvrir à l'empereur Alexandre. Enfin tout était prêt, lorsqu'au mois de janvier 1810, l'Empereur convoqua un conseil extraordinaire, composé des plus grands dignitaires, des ministres du grand maître de l'instruction publique et de deux ou trois autres grands personnages dans l'ordre civil. Le nombre et la qualité des personnes qui faisaient partie de ce conseil, le silence gardé sur l'objet de sa convocation, le silence encore pendant quelques minutes dans la salle même de la réunion, tout annonçait l'importance de ce qui allait se passer.

L'Empereur, avec un certain embarras et une émotion qui me parut sincère, parla à peu près en ces termes : " Je n'ai pas renoncé sans regret, assurément, à l'union qui répandait tant de douceur sur ma vie intérieure. Si, pour satisfaire aux espérances que l'empire attache aux nouveaux liens que je dois contracter, je pouvais ne consulter que mon sentiment personnel, c'est au milieu des jeunes élèves de la Légion d'honneur, parmi les filles des braves de la France, que j'irais choisir une compagne, et je donnerais pour impératrice aux Français celle que ses qualités et ses vertus rendraient la plus digne du trône. Mais il faut céder aux mœurs de son siècle, aux usages des autres États, et surtout aux convenances dont la politique a fait des devoirs. Des souverains ont désiré l'alliance de mes proches, et je crois qu'il n'en est maintenant aucun à qui je ne puisse offrir avec confiance mon alliance personnelle. Trois familles régnantes pourraient donner une impératrice à la France ; celles d'Autriche, de Russie et de Saxe. Je vous ai réunis pour examiner avec vous qu'elle est celle de ces trois alliances à laquelle, dans l'intérêt de l'empire, la préférence peut être due. "

Ce discours fut suivi d'un long silence que l'Empereur rompit par ces mots :

" Monsieur l'archichancelier, quelle est votre opinion ? "

Cambacérès, qui me parut avoir préparé ce qu'il allait dire, avait retrouvé dans ses souvenirs de membre du comité de Salut public que l'Autriche était et serait toujours notre ennemie. Après avoir longuement développé cette idée qu'il appuya sur beaucoup de faits et de précédents, il finit par exprimer le vœu que l'Empereur épousât une grande-duchesse de Russie.

Lebrun, mettant de côté la politique, employa bourgeoisement tous les motifs tirés des mœurs, de l'éducation et de la simplicité pour donner la préférence à la cour de Saxe, et vota pour cette alliance.—Murat et Fouché crurent les intérêts révolutionnaires plus en sûreté par une alliance russe ; il paraît que tous deux se trouvaient plus à leur aise avec les descendants des czars qu'avec ceux de Rodolphe de Habsbourg.

Mon tour vint ; j'étais là sur mon terrain ; je m'en tirai passablement bien. Je pus soutenir par d'excellentes raisons qu'une alliance autrichienne serait préférable pour la France. Mon motif secret était que la conservation de l'Autriche dépendait du parti que l'empereur allait prendre. Mais ce n'était pas là ce qu'il fallait dire. Après avoir brièvement exposé les avantages et les inconvénients d'un mariage russe et d'un mariage autrichien, je me prononçai pour ce dernier. Je m'adressai à l'empereur et comme Français, en lui demandant qu'une princesse autrichienne apparût au milieu de nous pour absoudre la France aux yeux de l'Europe et à ses propres yeux d'un crime qui n'était pas le sien et qui appartenait tout entier à une faction. Le mot de réconciliation européenne que j'employai plusieurs fois plaisait à plusieurs membres du conseil, qui en avaient assez de la guerre. Malgré quelques objections que me fit l'empereur, je vis bien que mon avis lui convenait. M. Mollieu parla après moi, et soutint la même opinion avec l'esprit juste et fin qui le distinguait.

L'empereur, après avoir entendu tout le monde, remercia le conseil, dit que la séance était levée et se retira. Le soir même il envoya un courrier à Vienne, et au bout de peu de jours, l'ambassadeur de France manda que l'empereur François accordait la main de sa fille, l'archi-duchesse Marie-Louise à l'empereur Napoléon.

LE LUXE DES BONAPARTES

...Le luxe de ces cours fondées par Napoléon, c'est ici l'occasion de le remarquer, était absurde. Le luxe des Bonapartes n'était ni allemand ni français ; c'était un mélange, une espèce de luxe érudit : il était pris partout. Il avait quelque chose de grave comme celui de l'Autriche, quelque chose d'européen et d'asiatique, tiré de Pétersbourg. Il étalait quelques manteaux pris à la Rome des Césars ; mais, en revanche, il montrait bien peu de chose de l'ancienne cour de France où la parure dérobait si heureusement la magnificence sous le charme de tous les arts du goût. Ce que ce genre de luxe faisait ressortir surtout, c'était le manque absolu de convenance ; et, en France, quand les convenances manquent trop, la moquerie est bien près.

Cette famille des Bonapartes qui était sortie d'une île retirée, à peine française, où elle vivait dans une situation mesquine, ayant pour chef un homme de génie, dont l'élévation est due à une gloire militaire acquise à la tête d'armées républicaines, sorties elles-mêmes d'une démocratie en ébullition, n'aurait-elle pas dû repousser l'ancien luxe, et adopter, même pour le côté frivole de la vie, une route toute nouvelle ? N'aurait-elle pas été plus imposante par une noble simplicité qui aurait inspiré de la confiance dans sa force et dans sa durée ? Au lieu de cela, les Bonapartes s'abusèrent assez pour croire qu'imiter puérilement les rois dont ils prenaient les trônes était une manière de leur succéder.

(*A suivre*)

UN GROS PROJET

Une compagnie de capitalistes Newyorkais a entrepris de faire communiquer l'antique Rome avec la Méditerranée, au moyen d'un canal qui, partant de Saint Paul en dehors des murs, se terminera à la mer, à trois milles et demi de l'embouchure du Tibre. Ce canal suivra une ligne parfaitement droite et aura 12½ milles de longueur, la partie avoisinant la mer formera un port extérieur de quatre cents milles de largeur composé de deux jetées à l'extrémité de l'une desquelles sera construit un phare visible à dix-sept milles de distance. Le port proprement dit, qui sera creusé près de St Paul, consistera en un bassin de quatorze cents mètres de long sur six cents mètres de large et dix mètres de profondeur. On calcule que le coût de cette entreprise, sera de 100,000,000 de frs. Aussitôt le canal fini, le gouvernement italien en prendra possession ainsi que des ports, etc., en par lui s'obligeant de payer aux constructeurs un intérêt de cinq pour cent avec un pour cent d'amortissement pendant quarante ans, après lequel temps le tout deviendra propriété de l'état. Cet ouvrage devra être terminé en deux ans.

En 1492, un Italien s'élançait sur les mers et donnait au monde civilisé un nouveau continent, l'Amérique ; en 1892, l'Amérique amènera une mer captive aux pieds de la capitale de l'Italie patrie, de Christophe Colomb.

E. DE NEVERS.

Eglise du Sacre-Cœur

Conferences du Careme 1891

SIXIÈME ET DERNIÈRE CONFÉRENCE.

L'ÉGLISE ET LA CHARITÉ.

Si St. Jean a pu résumer d'un mot tout le dogme catholique : *C'est ainsi que Dieu a aimé le monde*, il nous est permis avec le même apôtre de dire que toute la morale chrétienne est contenue dans ces deux préceptes qui n'en font qu'un : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, Aime ton prochain comme toi-même* Née du Cœur Sacré de Jésus, l'Eglise a toujours été l'école de la charité et de la vraie charité.

Les actes des apôtres nous apprennent que l'aumône se pratiquait dès l'origine du christianisme d'individu à individu et d'église à église. Au dire de Tertullien, les "dépôts de piété " se multiplièrent avec le nombre des fidèles et plusieurs auteurs païens, comme Lucien et l'auteur de la lettre à Diognète, ne peuvent taire l'étonnement dont les remplit la charité chrétienne. Il en fut ainsi pendant deux siècles.

Plus tard, le riche et le pauvre reparurent dans la société chrétienne elle-même. Mais pour quiconque lit les sermons des Basile, des Jean Chrysostome, des Grégoire de Nazianze et autres Pères de l'Eglise, il reste évident que l'aumône fut prêchée comme une obligation stricte et dans des termes qui épouvanteraient notre égoïsme actuel. Sous cette inspiration, Constantin et Théodose se font honneur comme beaucoup d'autres, de devenir les pourvoyeurs des pauvres et de les servir de leurs propres mains.

A cette première floraison de charité, succéda la fondation d'œuvres solides et durables, des *Xenodochia* ou Maisons des Pèlerins, des *Nosocomia* ou hopitaux et des *Orphanotrophia* ou asiles d'orphelins. L'Orient et l'Occident en furent bientôt couverts et tout le Moyen-Age ne fit que développer ce mouvement, comme l'attestent l'histoire et les monuments historiques.

Caritas nunquam excidit, la charité ne meurt point. Aujourd'hui encore malgré la pauvreté, le Pape répand sur Rome, l'Italie et le monde entier ses largesses, fruit de l'aumône des fidèles. Aujourd'hui, il y a des ordres religieux voués aux soulagement de toutes les misères humaines. Aujourd'hui les nations catholiques se distinguent entre toutes par leur générosité. Q'uon en juge par un exemple. Du mois d'Octobre 1889 au mois d'Octobre 1890, 37,000,000 de francs ont été légués à l'Eglise par les catholiques de France. Ils ont en outre versé 4,000,000 entre les mains d'évêques privés de leur traitement, 18,060,000 pour la fondation d'hopitaux catholiques, 13,500,000 pour les écoles catholiques. Dans ces chiffres ne sont point comprises les sommes prélevées par les catholiques sur leurs économies pour le Denier de St. Pierre, la Propagation de la Foi, la Terre-Sainte, la Sainte Enfance, l'Oeuvre des Ecoles d'Orient, le Vœu National et autres œuvres charitables, et qui toutes réunies égalent au moins les 72,000,000 déjà mentionnés.

Mais j'ai dit que la charité de l'Eglise était la vraie charité.

Oui, ce n'est point seulement ce don matériel des philantropes qui tombe d'une main froide dans une main humiliée. C'est le don de soi-même ou d'une partie de soi-même fait avec cœur et accompagné d'une parole qui relève et encourage à la vertu.

Moins encore est-ce un calcul intéressé où l'on pèse d'un côté le sacrifice et de l'autre la somme de plaisirs ou d'avantage temporels qu'il procure.

Enfin la charité catholique se garde bien d'être exclusive. Si, sur le terrain de la foi, toute concession est une lâcheté et une trahison, sur celui de la charité, tous les hommes sont égaux. J. C. est mort pour tous.

La société est profondément divisée. Si en bas il y a des cris de rage contre les riches, en haut il y a de l'égoïsme et de la froideur à l'égard des pauvres. La réconciliation, impossible à la justice, sera opérée par la vraie charité chrétienne.

Ne craignez rien, hommes de peu de foi, notre société sera sauvée : elle est bien malade mais *son coeur bat encore*.

STATISSIQUE RELIGIEUSE

Voici une intéressante statistique sur différents ordres religieux.

Depuis six cent cinquante ans, l'Ordre de Saint-François a donné 247 saints et bienneureux, 1500 martyrs, 10 papes et cardinaux, 4,000 archevêques et évêques ; l'Ordre de Saint Dominique, 4 papes, Innocent V. Benoit XI, S. Pie V et Benoit XIII, plus 80 cardinaux et 2,600 évêques.

L'Ordre de Saint Bénoit a donné 43 papes, 200 cardinaux, 256 patriarches, 600 archevêques et plus de 40,000 évêques ; en outre, 25 empereurs rois ou reines ont abandonné le trône pour se renfermer dans les cloîtres de cet ordre célèbre.

CHOSES ET AUTRES

Un jeune tourlourou était au théâtre avec un ami.

L'action languissait ; il s'endormit et, une heure après, fut réveillé par la voix d'un acteur qui disait :

—Il y a cinq jours que nous sommes ici.....

Notre fantassin se leva d'un air effaré et dit à son ami :

—Ah ! mon Dieu, moi qui n'avais que la permission de minuit !

Guibollard, voyageant en Egypte reste pensif devant les Pyramides.

—Oh ! s'écrie-t-il, quels vandales que ces touristes anglais !

—Qu'avez-vous donc ?

—Eh bien ! dit-il en montrant le sommet, où sont donc les quarante siècle qui y étaient il y a quatre-vingt dix ans pour contempler l'armée française ?

Rapineau rencontre son médecin dans la rue.

—Ah ! docteur, s'écrie-t-il, je ne vois pas ; les jambes sont engourdies, la tête est lourde. Que me conseillez-vous ?

—Dame, dit le médecin qui connait le coup de la consultation gratuite, je vous conseille de voir un médecin !

A la leçon de grammaire, toujours à Marseille :

—Zeunes zens, il y a trois assents : l'assent aigu, l'assent grave et l'assent circonflesse.

—Et l'assent marseillais, qu'en faites-vous ? questionne un élève.

On parlait d'un centenaire, qui vient de mourir à l'âge de 103 ans.

Et comme on s'extasiait sur cette longévité :

—Ça n'a pourtant rien d'extraordinaire, fit observer Guibollard ; c'est une simple question de temps. Moi aussi, dans 92 ans, j'aurai cet âge là.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et la Grand Marche

AMEUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COUCHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX, CHEZ

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA, EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITE DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

Avis de Demenagement.

Je viens de transporter tout mon stock de Peintures, Vitres, Papiers Tentures, etc., au magasin si vaste et si propice qui porte le No. 70, rue Rideau. Ayez l'œil sur les avantages offerts dans la ligne des Papiers Tentures Tapisseries.

J. B. DUFORD,
108 RUE RIDEAU

MESDAMES,

Le temps est arrivé de faire le grand ménage et de décorer les pans de vos appartements. C'est aussi le temps avant qu'il y ait foule de laisser vos commandes de

Tapisseries, Blanchissage, Teintage et de Peintures
DE TOUTES SORTES.

Estimés fournis.

J. F BELANGER,
159 Rue Bank.
Téléphone No. 92.

Rabais Special
—EN—
ARTICLES D'ARGENTERIE
—ET EN—
HORLOGES
—CHEZ—
A. & A. McMillan
98 Rue Rideau.
Bijoutiers en Gros et en Detail.

NOUS
ETALONS
LA PLUS GRANDE VARIÉTÉ DE
Voitures d'Enfants
DE TOUT OTTAWA.

Elles viennent des premières Manufactures Canadiennes et Américaines.

On trouvera nos prix bas.

Ceux qui veulent de ces VOITURES D'ENFANTS économiseront en venant les acheter maintenant.

COLE'S
National M'fg. Co.
160 RUE SPARKS.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, par la POUDRE CLERY A obtenu les plus hautes récompenses. — Dépôt dans toutes les pharmacies.

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes :
Toitures " Canada Plate" Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.

Douglass & Haines
234 rue Wellington.
Agents des célèbres fournaises "Supérieur Jewel"

The Most Successful Remedy ever discovered, as it is certain in its effects and does not blister. Read proof below.

KENDALL'S SPAVIN CURE.

OFFICE OF CHARLES A. SNYDER, BREEDER OF CLEVELAND BAY AND TROTTING BRED HORSES, ELMWOOD, ILL., Nov. 20, 1888.
DR. B. J. KENDALL CO.
Dear Sirs: I have always purchased your Kendall's Spavin Cure by the half dozen bottles, I would like prices in larger quantity. I think it is one of the best liniments on earth. I have used it on my stables for three years.
Yours truly, CHAS. A. SNYDER.

KENDALL'S SPAVIN CURE.

BROOKLYN, N. Y., November 8, 1888.
DR. B. J. KENDALL CO.
Dear Sirs: I desire to give you testimonial of my good opinion of your Kendall's Spavin Cure. I have used it for Lameness, Stiff Joints and Spavins, and I have found it a sure cure, I cordially recommend it to all horsemen.
Yours truly, A. H. GILBERT, Manager Troy Laundry Stables.

KENDALL'S SPAVIN CURE.

SANT, WINTON COUNTY, OHIO, Dec. 12 1888.
DR. B. J. KENDALL CO.
Gentl: I feel it my duty to say what I have done with your Kendall's Spavin Cure. I have cured twenty-five horses that had Spavins, ten of Ring Bone, also afflicted with Big Head and seven of Big Jaw. Since I have had one of your books and follows the directions, I have never lost a case to any kind.
Yours truly, ANDREW TURNER, Horse Doctor

KENDALL'S SPAVIN CURE.

Price $1 per bottle, or six bottles for $5. All Druggists have it or can get it for you, or it will be sent to any address on receipt of price by the proprietors DR. B. J. KENDALL CO., Enosburgh Falls, Vt.
SOLD BY ALL DRUGGISTS.

HOTEL SAINT LOUIS
43-45 Rue YORK, OTTAWA

Cet Hôtel situé au centre de la cité, a été repeint et amenagé tout en neuf.

ISRAEL MOREAU,
(Du Montreal House, rue Queen-Ouest.)
PROPRIETAIRE.

Pour Les Brûlures, Douleurs, Blessures, Catarrhes, Contusions, Enrouements, Maux d'Yeux, Hémorrhoïdes, Hémorrhagies, Inflammations
SERVEZ-VOUS de POND'S EXTRACT

Demandez le Pond's Extract. Ne le remplacez pas

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE